

core circulent.

De cent en cent mètres, des tranchées.

Nous passons le pont de planches, qu'en quelques heures a construit le génie. A vingt mètres, l'énorme carcasse du pont de fer, coupée en deux, barre le fleuve et fait chanter les eaux.

Un hameau de trente feux, qui sert d'ambulance de deuxième ligne. C'est ici qu'on nous demande pour la dernière fois nos laissez-passer.

—Vous entrez dans la ligne de feu, nous déclare le chef de poste. A vos risques et périls, désormais!... et bonne chance!

O

C'est trois cents mètres après B..., dans une route étroite en forme de défilé, que les troupes d'Afrique, les zouaves surtout, embusqués et en lignes d'esparsées, forment l'avant-garde inflexible où se brise l'envahisseur. Des mitrailleuses les gardent et cheminent avec eux. Sur les hauteurs, six batteries de 75 et huit canons de siège, bien afûtés sous des branches, sont prêts à cracher la mort.

Officiers et canonnières sont à leur poste, silencieux, sans fumer: la moindre volute de cigarette suffirait à trahir les apprêts du combat. Seul, sur un hêtre, dans le feuillage déjà roussi aux armes de l'automne, un brigadier, dissimulé, essaie, lorgnette en main, de repérer à l'horizon les mouvements de l'ennemi.

C'est un après-midi éclatant de soleil: à peine si la brume des bois ouate d'un voile-bleu les coteaux du val. L'admirable paysage de France que dans le champ de sa lorgnette contemple le hardi observateur!

A vingt mètres en arrière des batteries, sur le versant, le commandant attend, ré-

cepteur en main, les ordres du quartier général.

—Prenez patience! me dit-il en souriant. Toute la nuit, les Allemands nous ont canonnés. Nous avons changé nos positions. Ils nous croient anéantis ou en recul. D'ici une heure ou deux, ils vont donner l'assaut au village. Vous pourrez alors collectionner des impressions!

Tenir la bataille de si près, et la manquer peut-être: les minutes, à un tel moment, ont des lenteurs de siècles!

Vers 4 heures, l'ennemi se décide. Enfin! Un double grondement ébranle les échos. Tout le val est en rumeur: d'une rumeur en marche. On dirait deux essaims d'abeilles qui vibrent librement au ciel clair. Et à 300 mètres des batteries, les obus éclatent, fauchant les haies, dispersant branches vertes et mottes rouges, creusant chacun un trou assez grand pour y enfouir deux chevaux accouplés. "Les marmites!" me souffle le commandant. C'est le nom qu'on donne ici aux obus de 220.

Ce fut là le prélude. Dès cet instant, les obus de 75 alternèrent furieusement avec le grondement des marmites. Tout le ciel se trouva maculé de fumées et de mitraille. Les Allemands débayaient.

Quel observateur à courte vue, quel hobereau myope avait donc repéré leur tir? Au milieu des rires—des rires certes—de tous les canonnières, leurs projectiles labouraient le ciel et les champs, mais sans effet, avec une gaucherie touchante. On eût dit que là-bas, chez l'ennemi, les pointeurs étaient encore ivres des fumets de ce vin généreux qu'ils burent trop copieusement en Champagne.

Du côté français, on s'obstinait à faire les morts. La réponse n'en sera que meilleure.